

Je me souviens du salon. Des autres pièces aussi d'ailleurs, mais j'ai toujours préféré le salon. Peut-être parce que les dames y portaient des talons et les hommes, la contradiction. Oui, je me souviens très bien du salon. Le matin, le soleil y entraînait par les grandes fenêtres et en sortait le soir par la porte après avoir passé l'après-midi à user la couleur des fauteuils. C'est comme cela que l'on savait que la journée était écoulée et qu'en principe le plus dur était fait.

Il y avait un piano au fond, avec posées dessus une boîte de bonbons et des fleurs coupées dans un vase ébréché. Et puis ma photo à côté. Glissée dans un cadre de verre ouvragé. J'avais là-dessus une tête de con réjoui, épanoui, mais de con tout de même. En fait, on ne m'avait pas placé là par hasard. Car les invités sont ainsi faits que, se laissant aller à la tentation d'une friandise, ils se croient tous obligés de tourner une petite phrase pour dissimuler leur gourmandise. C'est là que j'intervenais. J'étais sur la trajectoire de leur désir, inévitable, fatal, obligatoire. Comme ils n'avaient guère d'imagination et que mon portrait les dévisageait au moment où ils fourraient leurs doigts dans les chocolats, il leur était impossible de ne pas s'écrier :

« Mon Dieu, comme il a l'air éveillé et vivant, il est si mignon.

C'est le moment que ma mère attendait pour répliquer en baissant les yeux et se passant la main dans les cheveux :

– Oui, mais le pauvre est gaucher. »

À cet instant le monde basculait, les fleurs ultramarines regrettaient les tropiques, les chocolats, la Suisse, plus personne n'avait le cœur aux douceurs et chacun allait alors se rasseoir pour davantage en savoir. Les regards étaient éplorés et l'on parlait bas en employant des mots robustes et compliqués. Ensuite on me souriait avec cette sorte de compassion que l'on témoigne aux infirmes. C'est ainsi que je découvris que j'étais atteint plus sérieusement qu'il n'y paraissait et qu'en tout cas ma maladie inspirait le respect.

Tout cela parce que je n'avais pas pris la vie du bon côté. Car à l'époque la vie avait un sens. Un sens giratoire où il n'était bien sûr d'autre choix que de tourner en rond, mais ensemble et dans l'ordre. Parfois on croisait un type légèrement esseulé, essayant de ne pas se faire remarquer, qui gravitait à l'envers et avançait d'un pas compté sur le mauvais bord. On se disait alors que c'était un invalide, un gaucher ou un Anglais, ce qui revient à peu près au même. Si j'avais su tout cela, à bien y réfléchir, je crois que quand même j'aurais choisi d'être britan-

nique. Avec des taches de rousseur. Au moins là, les choses auraient été claires. Mon goût immodéré pour l'insularité, mes shorts trop larges et mes vues trop étroites auraient amusé le Continent. J'aurais aimé le gazon, les roses en boutons, le bourbon, les moutons, l'aviron, le tabac blond et les voitures qui font de l'huile. (...)

Au lieu de cela, je fus pris en commisération, éduqué, rééduqué et, par-dessus tout, contrarié. On fit de moi un être sommaire et soumis, mangeant à midi et sachant dire merci. Au commencement, je n'étais pas grand-chose. Par la suite, je fus si inexistant que certains me crurent déjà mort. Je me souviens même d'avoir parlé de moi au passé. Un instant j'ai songé à en rester là. Je devais avoir six ou sept ans et il pleuvait. Comme l'année d'avant. Je regardais par la fenêtre la couleur du ciel et j'avais le sentiment qu'il ne fallait pas aller plus loin, que le seul moyen d'en sortir était d'entrer en moi-même, d'y demeurer ainsi toute une vie, sans grandir, sans choisir, en m'appliquant seulement à vieillir en silence et en paix sans que cela se remarque, à mi-chemin entre mes deux mains. Et puis de temps en temps les observer s'ennuyer, se résigner et rider chacune séparément. Elles ne m'auraient servi à rien. Sauf peut-être lorsque, à la fin, quelqu'un me les aurait jointes pour faire croire que j'étais parti en paix. Il pleuvrait comme tous les ans et, couché sur ce lit clos, j'aurais encore les yeux d'un enfant.

Très vite cependant, je compris que je devais m'y prendre autrement, parce que, dans le fond, je n'ai toujours voulu que le bonheur de mes parents. Et donc je suivis le traitement. La rééducation se révéla très vite efficace au point qu'en l'espace de quelques mois je devins bègue. Avec un talent incroyable et jusque-là insoupçonné. Avec une application sans faille, une remarquable persévérance. Mon langage me ressemblait. Il n'était ni fait ni à faire. En conséquence, je me découvris une passion pour le silence. J'esquivais les goûters, les anniversaires, les fêtes de fin d'année, les questions embarrassantes et les réponses toutes faites. Je ne vivais pas, j'évitais. À part ça, ma main droite fonctionnait à merveille et j'en étais si fier que, dans la rue, je marchais en la mettant dans ma poche. Avec ma langue. Ensuite, petit à petit, et parce que cela est quand même plus pratique, j'entrepris de récupérer l'usage normal de ma bouche. Je mastiquais les mots comme on mâche un chewing-gum. Jusqu'à ce qu'ils n'aient plus le moindre goût. Je travaillais quand mes parents étaient sortis et uniquement lorsque je me retrouvais seul dans l'appartement. Mes exercices étaient très simples. Ils consistaient à

déclamer, seulement vêtu d'un imperméable, des phrases bourrées de consonnes. Je sus que j'étais guéri le jour où, sans respirer, et d'une seule traite, je parvins à gueuler à la face du monde et devant la cloison des voisins : « La thématique théiste est la thérapie du thaumaturge tangent et tâtonnant, terrorisé par la tentaculaire tentation de la tarte tatin. » C'était, vous en conviendrez, une bien belle performance.

Du coup, vieillir devint un jeu d'enfant. Ma main gauche se résigna à son inutilité et se mit à pendre comme une branche morte. Je l'aurais perdue à l'automne que je ne m'en serais même pas aperçu. Elle était répudiée comme une vieille femme, presque en exil à l'autre bout du bras. Puis, comme toujours, au fil du temps, ces positions s'atténuèrent. J'ignore laquelle des deux tendit la première la main à l'autre. Ce dont je suis sûr, c'est que peu à peu elles se rapprochèrent. Parfois chacune restait à traîner dans sa poche. Quelquefois aussi je les surprénais serrées l'une contre l'autre à faire des projets, à rêver de rebâtir le monde ou du moins d'en réaménager quelques espaces. Aujourd'hui, elles sont si proches, si semblables que j'ai parfois moi-même du mal à les différencier. J'aime assez les regarder s'affairer, rentrer le soir pleines de graisse ou sortir la nuit pleines de grâce (...).

L'histoire pourrait s'arrêter là. Et nous nous serions tout juste effleurés. Seulement voilà. Dans mon existence, j'ai remarqué que j'attirais trois choses : les moustiques, les ennuis et les gauchers, ce qui, bien évalué, revient d'ailleurs à peu près au même. La plupart de mes amis et de mes proches en sont et il faut bien faire avec. Eux ne m'ont jamais pardonné, pour la plupart, de ne pas avoir choisi un camp, de cohabiter avec mes deux mains, de ne pas avoir déclaré une préférence et de me complaire dans l'ambivalence. Ce sont des gauchers militants, arrogants, contrariants et touchants. Par ailleurs quand ils vous tiennent ils ne vous lâchent pas. Je pourrais dire que j'écris donc sous la contrainte. C'est beaucoup plus complexe. A l'image de cette phrase du poète Tardieu : « Considérez votre main gauche et devinez à qui elle appartient. »

Jean-Paul DUBOIS, *Éloge du gaucher*, 1986.

Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 365 mots en 100 mots  $\pm$  10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **dé-compte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.